



DOCUMENT

ÉDUCATION

REBÂTIR ENFIN L'ÉCOLE DE LA RÉPUBLIQUE

Image non disponible.
Restriction de l'éditeur

yam.athus@bertrand/hemis.fr



Avec "l'École contre la barbarie", le linguiste Alain Bentolila publie un vibrant plaidoyer pour une refonte de notre système éducatif. Laïcité, formation des maîtres, filières technologiques... Il est urgent d'inventer l'école de demain.



ALAIN BENTOLILA est docteur honoris causa de l'université catholique de Paris.

first editions

C'est le livre que tous les candidats à la présidentielle doivent lire urgemment. Mais aussi tous les professeurs, les parents, tous les citoyens au fond. Parce qu'Alain Bentolila, linguiste et professeur à l'université Paris-Descartes, sans aucune approche politicienne, propose de mettre enfin l'école et donc l'avenir de nos enfants au cœur de nos préoccupations. Parce que l'école est le meilleur outil, le meilleur moyen de lutter contre la barbarie, de faire obstacle aux menaces qui nous accablent. Dans son ouvrage, Bentolila formule 12 propositions singulières susceptibles de rénover fondamentalement l'école et d'en faire aussi un « lieu de tolérance, de diversité culturelle, de résistance et d'humanisme. Et, écrit-il, où parents et professeurs travailleront main dans la main pour former les jeunes esprits ». ■ **ÉRIC DECOUTY**

EXTRAITS UNE FORMATION DES MAÎTRES LAISSÉE À LA DÉRIVE

En 1990, les instituts universitaires de formation des maîtres (IUFM) remplacèrent, en ce qui concerne les instituteurs, les écoles normales qui recrutèrent jusqu'alors par concours les titulaires du baccalauréat. Ces instituts se substituèrent aussi aux centres pédagogiques régionaux (CPR) qui recrutèrent par concours les professeurs de collège et lycée, titulaires d'une licence. Enfin, ils prirent la place des écoles normales nationales d'apprentissage (Enna)

yann.arthus.bertrand / hemis.fr

pour former les professeurs des lycées professionnels. L'idée de départ avait toutes les apparences de la cohérence ! La création des IUFM avait en effet vocation à homogénéiser la formation, jusqu'alors cloisonnée, des différents corps d'enseignants du primaire et du secondaire. Était donc espéré l'effacement des ruptures de culture scolaire vécues par les élèves passant de l'élémentaire au secondaire. C'est dans cette même perspective que fut créé le « corps des professeurs des écoles » dont le nom, apparemment plus prestigieux, remplaça inopportunistement l'appellation historique et si juste d'« instituteur ».

Belles intentions, me direz-vous ! Pour les réaliser, on prit le risque de faire cohabiter dans le corps des formateurs des IUFM des gens venus d'horizons et de parcours très variés, ayant des statuts, mais surtout des positions hiérarchiques différentes, même si le nom de « formateur » tentait d'éviter de faire référence au statut et au grade. On y nomma donc des maîtres formateurs, issus du terrain, souvent de grande compétence et chargés d'expérience. Mais on y envoya aussi des enseignants agrégés ou certifiés lassés du secondaire. Et enfin, pour couronner le tout, arrivèrent des universitaires tout heureux de pouvoir accéder, par une voie détournée, à l'enseignement supérieur. La façon dont furent créés ces IUFM fut ainsi entachée d'une erreur monumentale : en donnant le pouvoir à des agrégés déçus et à des universitaires de seconde main, on confia le pilotage des IUFM à ceux qui ne connaissaient que peu de choses des réalités de l'enseignement primaire.

Incapables de transmettre l'art de « faire la classe », ils tentèrent alors de dissimuler leur incompétence en imposant un modèle d'apprentissage qui réduisait l'enseignant à un rôle d'observateur et d'accompagnateur des démarches de ses élèves. L'élève, lui, fut élu (à la place du maître) constructeur du savoir et le futur enseignant ➤



► n'eut ainsi plus besoin de maîtriser les savoirs disciplinaires, plus besoin non plus de maîtriser les méthodes d'enseignement ; toutes compétences que les instituts universitaires étaient d'ailleurs bien incapables de lui donner. La formation initiale et continue put alors se résumer à apprendre l'art et la manière d'engager les élèves dans les dédales d'une didactique souvent obscure. Dans ces temples de la pédagogie horizontale, les formateurs de terrain expérimentés, détenteurs des bonnes pratiques et des comportements pédagogiques pertinents, furent quant à eux réduits à l'accomplissement des basses besognes ; leurs voix n'eurent aucun poids dans les décisions essentielles de la formation soumise à la toute-puissance des universitaires.

Ce modèle ayant conduit à l'échec que nous savons, on décida donc de supprimer les IUFM. En fait, on se contenta d'en changer la dénomination (Ecoles supérieures du professorat et de l'éducation) sans en transformer vraiment la mission. On donna l'entière responsabilité de la formation des maîtres aux universités en faisant des masters disciplinaires les plus divers la clé permettant d'accéder au concours d'enseignant. Ceci eut pour effet de négliger encore plus la nécessaire transmission de pratiques professionnelles. La mastérisation nous fit ainsi tomber de Charybde en Scylla. Des étudiants, dotés d'un bac de complaisance, ignorant pour beaucoup les bases de ce qu'ils auront à enseigner, sont ainsi aujourd'hui accueillis par des universitaires qui ignorent eux-mêmes tout de l'enseignement en maternelle et en primaire. Le résultat ? Des maîtres qui ne connaissent pas le contenu de ce qu'ils sont censés enseigner et qui ignorent tout de la façon de faire la classe. Disons-le tout net ! L'immense majorité des universitaires ont peu de choses pertinentes à apporter à la formation des maîtres du premier degré. Et les sciences de l'éducation, qui portent si mal leur nom, ne sont évidemment pas exclues de ce triste constat.

Les graves insuffisances actuelles de la formation initiale et continue posent aujourd'hui de plus en plus cruellement la question du professionnalisme des enseignants et dévaluent l'image du maître auprès des parents et des élèves. Comment en effet peut-on accepter que ceux à qui nous confions les intelligences fragiles de nos enfants soient, après une formation initiale inégale, exonérés, parfois durant toute leur carrière, de toute remise à niveau ? Ils ignoreront tout ou presque des démarches d'apprentissage de la langue

**L'ÉCOLE DIRA QUE CHACUN EST LIBRE
DE CROIRE OU NE PAS CROIRE
EN DIEU, MAIS QUE LA SPIRITUALITÉ
SE NOURRIT DE LA LIBERTÉ D'EXÉGÈSE.**



Image non disponible.
 Restriction de l'éditeur

yves saivat / maxppp

orale et écrite, confondront une épithète et un attribut, seront incapables d'additionner des fractions, ne sauront rien de la chronologie de notre histoire et dédaigneront parfois avec désinvolture un patrimoine littéraire que l'on n'aura pas su leur faire aimer. Et on finira, en désespoir de cause, par tenter d'aller les recruter sur Le Bon Coin... Parce qu'il faudra bien, après tout, mettre quelqu'un devant les élèves.

L'ÉCOLE DOIT RÉCONCILIER LAÏCITÉ ET SPIRITUALITÉ

La laïcité commença le jour où les hommes décidèrent collectivement d'imposer leur pensée au monde ; le jour où, ne se contentant plus de contempler passivement l'œuvre de Dieu, ils se donnèrent l'ambition d'interpréter, de transformer le monde et surtout de lui donner un sens social et spirituel par la force partagée du verbe. Oui ! Je dis bien que l'école laïque devra donner au monde qu'elle fait découvrir un sens « spirituel ». La laïcité n'exclut en rien la spiritualité ; bien au contraire ! Elle engage maîtres et élèves à regarder vers le haut même s'il n'y a personne. Et c'est bien au nom de cette « élévation laïque » qu'ils tenteront de défaire, jour après jour, dans chaque classe, l'entremêlement mystérieux des principes qui font le fonctionnement et la cohérence du monde. C'est aussi en son nom que, chaque matin, les maîtres et les maîtresses de toutes les écoles de France, publiques ou bien privées, pousseront la porte de leur classe et feront le pari qu'ils laisseront chacun dans l'intelligence de leurs élèves une trace singulière que chacun d'eux interprétera de façon tout aussi singulière. Ayant laissé au seuil de la salle leurs soucis personnels, leurs espoirs déçus, leurs frustrations accumulées, ils feront ainsi chaque matin à leurs élèves cette promesse : *« Vous ne sortirez pas de ma classe dans le même état intellectuel qui vous a vus y entrer ; vous serez plus forts dans vos têtes, plus exigeants, plus lucides ! »*

Image non disponible.
 Restriction de l'éditeur

hanahh ascolline

**LA FORMATION
 DES MAÎTRES**
 Ici, l'IUFM
 de Saint-Etienne.

L'école ne doit pas se laisser voler « l'idée de Dieu » par de faux prophètes qui interdisent à leurs disciples d'exercer leur droit à leur propre élévation. Au contraire, elle osera inscrire la question du divin au centre de sa réflexion éducative pour souligner à la fois sa dimension universelle et aussi sa magnifique diversité narrative. En d'autres termes, l'école défendra le fait que « l'idée de Dieu » est unique, quel que soit le nom (ou l'absence de nom) dont on l'affuble, quels que soient les récits que chacun raconte à son sujet, quelques soient enfin les rituels qui le célèbrent.

L'école apprendra donc à tous ses élèves que c'est la liberté d'interpréter personnellement chacun des textes sacrés qui différencie définitivement une religion d'une secte. L'école les avertira que, en matière de religion, plus le chemin de l'engagement est raccourci, plus l'effort intellectuel exigé est faible, et plus alors la spiritualité risque de céder la place au prosélytisme et à la haine des autres. En bref, l'école dira à ses élèves que chacun est libre de croire ou ne pas croire en Dieu, mais qu'en tout état de cause la spiritualité se nourrit de la liberté d'exégèse et de la résistance à l'utilisation perverse des textes religieux. Il faudra donc que l'école publique et privée écrive et mette au cœur de ses programmes le grand livre rassemblant toutes les religions, qui per-



mettra aux élèves de « penser Dieu » plus lucidement et plus librement. Ce livre n'aura rien d'une explication du monde, rien d'une chronique, encore moins d'un témoignage ; ce sera une collection organisée des récits à la fois différents et semblables qui, de Zeus à Yahvé, à Jésus ou à Allah, furent tissés de bouche en bouche, passés de main en main pour apaiser un peu les peurs humaines, comme les contes apaisent les frayeurs nocturnes des enfants. C'est donc au sein d'une école éclairée (et non dans l'obscurité d'une révélation de repli) que les élèves apprendront dès le collège à tisser ensemble les fils de récits fondateurs différents qui les rassembleront au lieu de les opposer. L'enseignant leur expliquera que ces superbes récits ne sont pas écrits pour relater exactement l'Histoire et qu'en aucun cas ils ne doivent être utilisés pour édicter des règles de vie fondées sur des modèles archaïques. Il leur montrera comment ils les réunissent tous dans leur humanité. Ils comprendront ainsi que, si les hommes ont écrit ces récits pour d'autres hommes, c'est afin que « l'idée de Dieu » partagée leur permette de ne pas complètement se désespérer devant cette impossible contradiction : avoir conscience de la singularité de notre être vivant et en même temps avoir conscience du caractère inéluctable de sa disparition. C'est en cela qu'au sein de notre école française ces récits fondateurs, se répondant les uns aux autres, pourront participer à l'élévation spirituelle ouverte et tolérante de nos élèves et les éloigneront de la révélation messianique. C'est en cela que l'école publique et privée sera spirituelle et laïque.

La question du divin, à travers l'étude objective de ses textes, devra donc avoir toute sa place à l'école en se distinguant clairement de l'instruction religieuse. Ce sera la seule façon de détourner les élèves de ces lieux obscurs où se confondent verbe et incantation, lecture et récitation, foi et endoctrinement ; là où le caractère sacré d'un texte le rend impropre à la compréhension ; là où la quête du sens est immédiatement considérée comme dangereuse, profanatrice et impie. C'est ainsi que nos élèves seront à jamais prémunis contre la récitation privée de sens, mais au contraire invités à s'élever vers la compréhension autonome. Aucun texte, fût-il sacré, n'échappera au questionnement et à l'interprétation des élèves. Bien au contraire, ils les soumettront à leur compréhension. Ils les « prendront en eux », les interpréteront de façon singulière tout en respectant l'intégrité lexicale, syntaxique et historique et... ils honoreront ainsi leurs auteurs.

Cette exigence imposée aux textes religieux ne sera en aucune façon une trahison de l'idéal laïc. L'école, en effet, ne dira pas en qui il faut croire ni ce qu'il faut faire pour manifester sa foi. Elle n'attendra pas d'un prophète ou d'un quelconque titan la révélation de la vérité. Elle transmettra au contraire avec bonheur les récits que les hommes ont tissés siècle après siècle pour tenter de donner des réponses aux questions douloureuses que leur posait leur condition humaine. Mais elle donnera à ses élèves le droit et la capacité de les examiner, de les >

► analyser et de les questionner, texte après texte, avec infiniment d'exigence et de respect. Certains diront sans doute que ce n'est pas la mission de l'école que d'analyser les textes dits sacrés pour en montrer l'universalité et la diversité. Mais, croyez-moi, si l'école n'accomplit pas la tâche nécessaire d'élucidation et de mise en écho, ados et jeunes adultes entreront alors dans une religion comme ils adhèrent à un réseau social, afin d'y retrouver des « amis croyants » – aussi ignorants qu'eux – avec lesquels, faute de partager des connaissances communes, ils ne seront liés que par l'observance pointilleuse des mêmes rites et la haine des mêmes ennemis, des mêmes « mécréants ». Ils feront alors partie d'un clan dont ils imiteront maladroitement l'accoutrement, dont ils répéteront sans les comprendre les prières et dont ils partageront préjugés et mots d'ordre. Ils porteront leur religion comme un signe de reconnaissance acheté à vil prix et exhibé avec d'autant plus d'agressivité ; et l'école en sera réduite à chasser ces signes faute de savoir su en expliquer collectivement le sens. Cette adhésion religieuse aveugle et servile pervertira alors le principe spirituel et servira la cause des mouvements intégristes les plus détestables. Si l'école n'impose pas aux textes de toutes obédiences analyse et interprétation, les mots du sacré s'égraineront alors, portés par des récitations privées de sens ; ils ne seront plus que des mots d'ordre qui donneront l'illusion d'une communion confessionnelle à ceux que ne rassembleront en fait que les peurs et la haine. Si l'école renonçait à donner un sens laïc à la spiritualité, elle laisserait s'avancer, de plus en plus nombreux, cachés sous le masque du sacré, recruteurs et marchands de mort.

UNE ÉCOLE QUI PRENDRA SOIN DES PETITS ENFANTS

L'insécurité linguistique s'installe très tôt ; elle pervertit l'apprentissage de la lecture et de l'écriture et fait entrer très tôt certains jeunes enfants dans le long couloir de l'illettrisme. Ne l'oublions pas ! C'est la qualité de l'accompagnement familial puis scolaire qui conditionne le bon développement d'un enfant. On ne s'en exonère pas en le collant devant une émission de télévision, fût-elle éducative, ou en lui faisant faire des collages. Un des droits fondamentaux du petit enfant est qu'on porte une attention constante à ce qu'il dit. Il a besoin qu'on lui donne régulièrement des mots nouveaux ; il veut voir dans les yeux de l'adulte que l'on accueille avec vigilance ses tentatives parfois maladroites mais toujours signifiantes. Il demande que l'on s'engage à ses côtés, avec autant de bienveillance et d'exigence que de constance... C'est de cette présence attentive, de cette écoute affectueuse et lucide, de cette parole ferme et bienveillante dont sont privés bon nombre d'enfants, quelle que soit leur appartenance sociale. Spoliés de cette médiation, certains élèves, si l'école ne les prend pas chacun en charge, risquent ainsi de s'engager dès 3 ans dans un



camera press / hemis.fr

UN ESPACE ÉDUCATIF DE QUALITÉ

L'accueil des tout-petits à l'école exige que l'on transforme radicalement les lieux et les modalités d'accompagnement des « élèves » et que l'on impose une formation spécifique aux enseignants.

long couloir qui les conduira à la vulnérabilité intellectuelle et à la violence.

REVOIR LES CONDITIONS D'ACCUEIL DES TOUT-PETITS

Si l'école décide de laisser venir à elle tous les petits enfants de 2 ans, elle devra posséder les lieux et former des femmes et des hommes capables d'accompagner ces tout-petits dans leur développement linguistique, psychologique et affectif. Les responsables de l'Éducation nationale doivent se persuader que, s'ils tentaient de « faire avec les moyens du bord », ils endosseraient une responsabilité majeure en abîmant très tôt le destin scolaire des enfants les plus fragiles. S'ils ne prennent pas conscience que l'accueil des tout-petits à l'école exige que l'on transforme radicalement les lieux et les modalités d'accompagnement des « élèves » et que l'on impose une formation spécifique aux enseignants, ils ne feront qu'accentuer encore plus les inégalités dès le plus jeune âge. Comment peut-on, en effet, imaginer que 30 très jeunes enfants réunis dans une salle de 50 à 60 m², confiés aux bons soins d'un instituteur qui n'a pas été formé pour cela, pourront trouver des conditions favorables à leur développement psychologique, linguistique et social ? Pour avancer, par exemple, sur le chemin de la maîtrise du langage, un enfant a absolument besoin qu'un adulte dûment formé lui fasse progressivement découvrir ce que parler veut dire et comment s'approprier les outils du



NOUS BANNIRONS DE L'ÉCOLE LA PHRASE "PUISQU'IL N'EST PAS FAIT POUR LES ÉTUDES, IL VAUT MIEUX LE METTRE AU BOULOT, LE PLUS VITE POSSIBLE".



langage. Or, si de jeunes enfants sont groupés à 30 avec une enseignante qui pare au plus pressé [...], ils seront condamnés à apprendre à parler principalement avec 29 autres enfants de 2 ans. L'école, dans son organisation actuelle, ne pourra donc que fournir une très mauvaise réponse à une vraie question posée par les profondes mutations culturelles et les importantes transformations de la structure familiale. Et que l'on ne vienne pas nous dire que certains enfants de 2 ans sont plus à l'abri dans une salle de classe que dans un milieu familial où les menacent indifférence ou maltraitance. Pauvre réponse ! L'école ne peut être qu'exceptionnellement et ponctuellement un lieu d'asile ; on ne doit en aucune façon institutionnaliser cette fonction qui ne concerne d'ailleurs (et fort heureusement) qu'une toute petite minorité d'enfants. Ni le calcul cynique qui pousse certains syndicats à vouloir compenser une baisse démographique par une scolarisation précoce, ni l'indignation légitime devant la détresse et les dangers encourus par certains enfants, ne justifient la création hâtive et sans moyens spécifiques d'un espace éducatif de mauvaise qualité.

SAVOIR ÉQUILIBRER LA TÊTE ET LA MAIN

Dans l'école que nous construirons ensemble, nous ne devons plus jamais entendre un conseiller d'orientation, un peu gêné, dire en aparté, à des parents confus, à l'issue d'un conseil de classe : « Vous savez, Antoine n'aime pas trop les activités intellectuelles ; il ne lit quasiment pas, écrit très peu et, en plus, il a une orthographe épouvantable... Peut-être serait-il plus à son aise, plus heureux, dans une filière professionnelle... » Et ce père ou cette mère un peu honteux, un peu coupable de n'avoir pas réussi à générer un surdoué, s'inclinera en

SAVOIRS ET SAVOIR-FAIRE
 Ce n'est qu'à la fin de la classe de troisième que devraient s'ouvrir deux voies donnant une importance plus grande soit aux matières générales, soit aux activités professionnelles.

L'École contre la barbarie,
 d'Alain Bentolila,
 First éditions,
 200 p., 14,95 €.



se disant que c'est sans doute mieux ainsi. Ce mépris à peine fardé ne devra plus avoir sa place dans l'école ! En bref, nous bannirons définitivement de l'école la phrase « *puisque il n'est pas fait pour les études, il vaut mieux le mettre au boulot, le plus vite possible* ». Dans cette école de l'équilibre, le geste précis portera une pensée claire : précision d'une main qui trace lettres, syllabes, mots et phrases avec un soin jaloux, offrant ainsi à l'intelligence d'un autre une pensée soigneusement articulée. On traitera avec la même exigence, la même sévérité et... la même admiration le résultat du labeur intellectuel et du labeur manuel.

C'est le collègue qui portera bien haut cet équilibre entre la tête et la main. Il pourra ainsi assumer enfin avec fierté le qualificatif d'« unique ». Tous les élèves y seront jugés avec autant de rigueur et d'exigence pour leur capacité à expliquer un texte littéraire ou à résoudre un problème, que pour leur talent à construire un circuit électrique, à façonner un objet ou à construire un site Internet. Nul n'y entrera que nous ne l'ayons formé à lire avec efficacité et pertinence, à expliquer et à argumenter à l'oral, à mettre avec précision sa pensée en mots écrits. On s'assurera aussi de l'acquisition d'un esprit scientifique et de la possession d'une base minimale de culture commune.

Sur la base de cet engagement garantissant à tous la maîtrise des savoirs et savoir-faire fondamentaux, le collège donnera strictement autant d'importance aux activités techniques et technologiques qu'aux disciplines dites générales. Ce collègue marquera ainsi l'équilibre entre la réflexion et l'action ; chaque élève y apprendra à laisser sur le monde une trace contrôlée par son intelligence. Il n'y sera ni « ringard » de penser, ni honteux d'agir. Ce ne sera qu'à la fin de la classe de troisième que s'ouvriront alors deux voies qui donneront respectivement une importance plus grande soit aux matières générales, soit aux activités professionnelles.

A tous ceux qui oseront dire que, pour certains élèves, il vaudrait mieux oublier littérature, sciences et histoire pour qu'ils deviennent au plus vite d'habiles plombiers ou de vaillants maçons, l'école rétorquera qu'ils font preuve d'un mépris inacceptable et qu'ils ont de notre société une vision sectaire, figée et partisane. Notre école défendra la conviction qu'un plombier sera plus compétent et plus ambitieux dans son activité, et en tout cas plus fier d'exercer son métier si, au-delà de sa profession, il porte sur le monde un regard éclairé par la culture littéraire, scientifique et historique. L'école saura affirmer à ces cyniques qu'un maçon, un plongeur, un coursier..., a le droit qu'à tout être humain de mettre clairement en mots sa pensée, de peser sur la discussion collective, de discuter les allégations sans fondement et de critiquer les textes sectaires. Et j'ajouterai volontiers que les professeurs d'université, dont je suis, seraient sans doute des hommes plus « complets » si, dans leur cursus, on les avait entraînés à réparer une fuite d'eau, à détecter un court-circuit ou à scier et raboter une planche... ■

banelurock / maapp